

Langue et nation en Europe centrale et orientale du XVIII^e siècle à nos jours, éd. P. Sériot, Lausanne, co-édition Institut de Linguistique et des Sciences du Langage de l'Université de Lausanne et Linx, Université de Paris X Nanterre, 1996, 358 pages (Cahiers de l'ISL, 8). ISSN 1019-9446.

Ce recueil rassemble les communications du Colloque qui s'est tenu à Lausanne du 21 au 22 septembre 1995 sous un intitulé légèrement différent (« Langue et nation en Europe centrale et orientale du XVIII^e siècle à nos jours : une relation problématique ») et qui a réuni des chercheurs d'Europe occidentale et de ce qu'il est encore convenu d'appeler des « pays de l'Est ». Ont pu ainsi voir se confronter des regards croisés : le regard distancié des chercheurs occidentaux et le regard engagé de leurs collègues d'« en face ». On sait que des lignes de fracture multiples traversent le continent européen, lignes qui aboutissent à cerner des ensembles différents selon le critère mis en œuvre ; c'est ainsi que les Slaves, unis par la parenté de leur langue, se retrouvent divisés en blocs antagonistes si on leur applique le critère religieux ou si on compare leurs destins historiques. Mais dans ce recueil qui envisage le rapport entre langue et nation, le clivage s'opère entre deux grands ensembles : d'une part l'Europe occidentale, aux nations formées à date ancienne, demeurée fidèle au message de l'humanisme, des Lumières et de la Révolution française avec des nations plurilingues comme la Suisse, ou des langues dont les limites débordent celles d'une seule nation (français, italien, néerlandais...) ; d'autre part l'Europe

centrale et orientale avec des nations qui n'ont pu s'affirmer ou se reconstituer (Pologne, Tchéquie...) qu'à date récente et qui se sont coulées dans le moule idéologique élaboré par le Romantisme allemand (Herder, Fichte, Humboldt...).

A l'Ouest donc une conception de la langue nationale contractuelle, conçue comme instrument de communication entre les citoyens à l'intérieur de l'Etat ; à l'Est par contre la langue comme absolu, préexistant à toute conception politique, sorte d'organisme qui est légué à l'individu comme marque ethnique indélébile et où la langue a bien souvent précédé la construction nationale. A l'Ouest la nationalité conçue comme catégorie ouverte, à l'Est comme catégorie fermée, exclusive. Et la tradition explique que, de ce point de vue, l'Allemagne se situe plus à l'Est qu'à l'Ouest avec ses penseurs romantiques et son *jus sanguinis* qui y définit de nos jours la nationalité. Au *demos* s'oppose ainsi l'*ethnos*.

Tout cela est articulé dans une série de contributions rangées par ordre alphabétique des noms d'auteurs. D'un point de vue théorique on remarque les contributions de Sylvain Auroux (« Langue, Etat, Nation : le modèle politique », pp. 1-19), de Pierre Causat (« Déplacement et renouvellement du problème de l'imitation : migrations et greffes de formes dans le développement des cultures de l'Europe », pp. 33-56) et Patrick Sériot (« La linguistique spontanée des traceur de frontières », pp. 277-304). Ces textes développent l'idée du contrat social qui est à la base des politiques linguistiques menées en Europe de l'Ouest, en France en particulier (Sylvain Auroux) ; ou les conceptions ontologiques de la nation et de la langue dans le romantisme allemand, élaborées à partir d'un refus de l'imitation, conceptions qui ont migré dans tout le champ est-européen ; ou encore l'idée que le découpage ethno-linguistique tel qu'il a été par exemple mis en pratique lors des traités de Versailles ne correspond nullement à la réalité linguistique et dialectale qui ne connaît que le continu (Patrick Sériot) ; ces « langues » dont on a tiré prétexte pour découper au bistouri la carte de l'Europe ne sont en fait que des objets construits, des artefacts. Patrick Sériot relève d'ailleurs à l'époque actuelle la persistance de ces illusions ethnicistes, par exemple dans la carte d'Europe qui avait été élaborée en 1961 par François Fontan, porte-parole du Parti nationaliste occitan. Par contre, Jean-Claude Chevalier (« Les linguistes français et les pays d'Europe de l'Est de 1918 à 1931 »,

pp. 57-74) nous montre comment les trois linguistes Meillet, Brunot et Roques ont participé à la reconstruction de l'Europe centrale et orientale après la Grande Guerre avec une vision occidentale qui les encourageait à reconstituer des ensembles larges d'états de citoyens, avec une conception ouverte de la langue nationale, comme en Yougoslavie ou en Tchécoslovaquie.

Un autre bon exemple d'application de ces paradoxes nous est fourni par le texte de Paul Garde « Langue et nation : le cas serbe, croate et bosniaque » (pp. 123-147) ; on nous y montre que la réalité linguistique en Serbie, Croatie et Bosnie n'est faite que d'un ensemble dialectal commun, un « diasystème », dont les ramifications n'ont que faire des divisions ethniques. Le souci de construire à partir de là une langue unique, le serbo-croate, puis, à l'heure actuelle des langues standards distinctes ne vient qu'après coup justifier artificiellement les revendications identitaires selon un cercle vicieux : les différences dialectales justifient les différences ethniques mais ces différences sont en fait construites et on les adapte aux besoins de la cause...

Dans un autre registre la contribution d'André-Marcel d'Ans intitulée « Pas de langues, ni de territoires, ni d'ethnie chez les "primitifs" : une leçon d'anthropologie post-nationaliste » (pp. 93-102) nous rappelle que ces catégories n'existent pas chez les Indiens aborigènes du Brésil et qu'elles ne sont donc pas des structures naturelles, ontologiques dans l'histoire de l'humanité mais des faits de culture. L'éclairage est identique chez Eni Puccinelli Orlandi « Le théâtre de l'identité : la parodie comme indice du mélange des langues » (pp. 195-207) qui traite de textes littéraires qui mêlaient à la fin du siècle dernier l'italien des immigrés et le portugais brésilien dans la région de Sao-Paulo ; ce portugais macaronique ne fait que traduire la difficulté de se situer pour les immigrés de l'époque, le rapport à la langue, là encore, est construit. Deux autres contributions concernent directement l'Allemagne ; celle d'Emmanuel Vattin, « Thomas Mann. La langue de l'exil » (pp. 21-31) nous montre comment l'écrivain devenu citoyen des Etats-Unis demeura néanmoins fidèle à la langue allemande, sa vraie patrie : la langue ici en vient à occuper tout le champ d'une nationalité rêvée par l'individu. Le texte d'Andrée Tabouret-Keller s'interroge sur la valeur du mot *Volk* à partir d'un cas particulier (« Le mot *Volk* dans la presse à destination des

maîtres d'écoles primaires des populations allemandes à l'étranger (*Auslandsdeutsche Volksschule*) entre 1890 et 1939 » (pp. 329-347). A une conception linguistique et culturelle va succéder à l'époque nazie une conception biologique qui se perpétue dans l'actuel « droit du sang » germanique. En filigrane de ces deux dernières contributions se dessine donc bien la position particulière de l'Allemagne entre les deux moitiés de l'Europe.

Les autres contributions du recueil sont consacrées à la plupart des différentes nations et langues de l'espace est-européen (il ne manque guère que le bulgare parmi les langues les plus importantes) et déclinent toujours un paradigme invariable qui lie intimement langue et nation sans que l'on s'interroge vraiment sur les présupposés de cette équation. C'est ce qu'on vérifie avec le roumain de Moldavie (Grigore Cincilei, « Les notions de langue et nation roumaine à l'Est du Prut », pp. 75-92), le slovaque (Bohumila Ferenčuhová, « La langue et la nation : le cas slovaque », pp. 103-122), le hongrois (Zsuzsa Hetényi, « La mentalité hongroise et la langue hongroise dans la théorie de Sándor Karácsony (1891-1952) », pp. 149-162), l'estonien (Mati Hint, « Le rôle de la perte et du maintien de la langue pour la conscience nationale », pp. 163-176), le yiddish (Shimon Markish, « La "querelle des langues", une querelle sur les langues [d'après la presse juive d'expression russe, autour de 1910] », pp. 177-194), le serbo-croate (Ljubomir Popović, « Deux approches idéologiques de la vernacularisation de la langue littéraire chez les Serbes à la fin du XVIII^e et dans la première moitié du XIX^e siècle », pp. 209-240, et Dubravko Škiljan, « La langue entre symboles et signes : le cas du serbo-croate », pp. 305-328), le polonais (Jadwiga Puzynina, « La nation et la langue dans la pensée polonaise des trois derniers siècles », pp. 241-260), l'albanais (Miço Samara « Le problème de la langue et de la nation albanaises », pp. 261-276). Il n'y a guère que la contribution de Dubravko Škiljan, « La langue entre symboles et signes : le cas du serbo-croate », pp. 305-328, qui bénéficie d'un certain recul en distinguant entre espaces symbolique et communicatif de la langue ; quant au texte de Jindřich Tóman, « The Question of Linguistic Nationalism in Medieval Bohemia », pp. 349-356, il montre que le nationalisme linguistique prêté à la vieille chronique tchèque de Dalimil repose sur des contre-sens qui le rendent parfaitement anachronique ; il y a là comme une preuve

a contrario que le couple langue-nation est bien né à l'époque romantique.

Bien sûr, tous les articles que nous venons d'énumérer sont autant de monographies particulières où l'on trouvera un matériel documentaire important et d'actualité, tout un panorama de l'Europe centrale et orientale linguistique d'aujourd'hui. Indépendamment du thème qui les unit, beaucoup apportent aussi, chacun à leur façon, des matériaux au thème de l'interculturalité dans le monde slave et à sa périphérie. Ainsi nous rappelle-t-on que dans la nation polonaise du XIX^e siècle, menacée par la dislocation de son état, il y a eu tout un travail puriste de défense de la langue, très lié au romantisme allemand, et qui se poursuit encore de nos jours après avoir inspiré la résistance au modèle russe de langue de bois à l'époque communiste. Il est évident en effet que les langues et les nations ne se contruisent que dans la différence et, alors que nos vieilles nations d'Europe de l'Ouest se sont constituées il y a bien longtemps nous avons la chance de pouvoir observer la constitution de ces entités à l'Est. Ainsi voit-on dans le recueil la nation estonienne et l'estonien se construire contre russe et allemand, le croate s'affirmer en réaction à l'allemand et au hongrois en cherchant protection dans une unité avec le parler des Serbes avant de remettre en question de nos jours cette unité linguistique volontairement construite. Le même rapport dialectique se lit dans l'histoire du slovaque s'affirmant d'abord contre l'allemand et le hongrois puis contre le tchèque. Et la situation linguistique en Moldavie (actuelle Moldova) montre l'échec patent de la politique russe visant à canoniser une forme particulière de parler roumain afin d'en faire une langue à part. Quant à la Hongrie, le refus par le linguiste Sándor Karácsony de la langue des élites contaminée par les modèles latin et allemand, langue artificielle qui n'a rien à voir avec le hongrois authentique parlé par le peuple, nous rappelle les positions défendues par la linguistique slavophile au XIX^e siècle. En ce qui concerne la noblesse tchèque, l'étude de Jindřich Tóman nous rappelle que déjà au Moyen Age elle défendait ses positions acquises contre les intrus germaniques.

Tout ainsi nous suggère qu'à l'Est de l'Europe il y a des modes de pensée communs, des attitudes et des traditions intellectuelles communes qui caractérisent un grand espace culturel transcendant les frontières politiques, ethniques et linguistiques établies par

l'Histoire, à l'image du baroque et de l'expressionnisme, ou de la culture culinaire, avec cette atmosphère et cet art de vivre inimitables qui s'imposent au voyageur occidental en ces contrées jusqu'en Ukraine.

*Roger Comtet,
Université de Toulouse-Le Mirail,
Département de Slavistique - CRIMS*